

**Einar**  
**Schleef**

**Désordre**

Le  
**Ver**  
à **Soie**

Publié avec le soutien du Centre national du livre,  
le concours de la région Île de France  
et en association avec la compagnie *in*Extremis

\*\*\*

*Titre du recueil original : Die Bande*

© Suhrkamp Verlag, pour la version originale allemande

© Le Ver à Soie, Virginie Symaniec éditrice  
pour la traduction française

© 2001 by Elfriede Jelinek c/o Rowohlt Theater Verlag

© Illustration de couverture : ADAGP, Paris 2014, *Einar Schleeff*,  
*Selbst in Bademantel (Autoportrait en peignoir), années 1980.*

© Illustration intérieure : ADAGP, Paris 2014,  
*Einar Schleeff, Selbstbildnis (Autoportrait), années 1980.*

ISBN : 979-10-92364-13-2

Einar Schleef

# Désordre

Nouvelles traduites de l'allemand par  
Marie-Luce Bonfanti et Crista Mittelsteiner

Préface d'Elfriede Jelinek

Le Ver à Soie  
*Virginie Symaniec éditrice*



Désordre



## Avertissement au lecteur

Einar Schleaf a, comme pour tout, une idée très personnelle de la ponctuation et de la syntaxe, voire de la typographie. Nous avons tenu à nous conformer en tous points (et virgules), et en toutes lettres (ou chiffres), à ses options transgressives, car elles font part intégrante de son écriture.

Pour exemple: dans *La Fuite*, tout ce qui est entre parenthèses – contrairement aux usages, en allemand comme en français –, commence par une lettre minuscule, même après un point... Ce n'est pas une erreur, nous avons juste respecté la version originale. Il en va de même pour les chiffres dans les textes : certains sont écrits en lettres, d'autres en numéros. Là aussi, nous avons suivi la (non) logique de l'auteur Schleaf.





En guise de préface

## **Einar Schleef - Un hommage<sup>1</sup> à vif**

*Einar Schleef, hospitalisé après une crise cardiaque, décède le 21 juillet 2001, en pleine période de vacances d'été, alors que tout le monde le croit en voie de guérison. Ni l'hôpital, ni son avocat ne trouvent le moyen de prévenir ses proches, et c'est une semaine après sa mort que ceux-ci apprennent sa disparition par la presse. Le choc est violent, d'autant plus violent pour Elfriede Jelinek qui avait enfin trouvé en lui le metteur en scène complice de ses œuvres et qu'ils étaient en pleine période de collaboration. Le texte qui suit est le premier que la dramaturge a écrit, suite à cette annonce brutale : il porte la marque de son émotion.*

---

<sup>1</sup> Hommage paru le 5 août 2001 dans le quotidien autrichien *Format*, et le 7 août 2001 dans le *Frankfurter Rundschau*, quotidien allemand.

\*\*\*

Einar Schleaf est mort à l'hôpital, totalement seul, et cela s'est passé le 21 juillet déjà. Aucun proche ne s'étant trouvé, l'administration de l'hôpital s'est apparemment adressée à son avocat. À ma dernière lettre et à mes souhaits maladroits de guérison il n'avait pas répondu. Le jour même de sa mort, alors que j'ignorais qu'il le serait, j'ai écrit un petit texte sur lui, pour une artiste photographe, une connaissance commune, qui l'a souvent photographié. Il avait presque fini de mettre en scène ma dernière pièce au moment de sa première attaque cardiaque. J'espère qu'on trouvera quelque part une cassette sur laquelle il s'est enregistré lui-même, pour contrôle, en répétant le rôle de mon père (« L'errant »). Je serais très heureuse de l'avoir comme souvenir. Je ne sais pas quoi dire encore. Lisez ses livres, je vous en prie ! Il le faut ! Schleaf était en tant que poète et homme de théâtre le phénomène le plus éminent que j'ai connu. Après la guerre, il n'y a eu que deux génies en Allemagne, à l'Ouest Fassbinder, à l'Est Schleaf. Ils étaient tous les deux insatiables, mais seulement pour pouvoir donner d'autant plus. À la fin, ils se sont donnés eux-mêmes. Ils ont trébuché sur eux-mêmes et ils ont craché leurs coeurs. C'est ainsi qu'en petite bourgeoise, je me l'imagine. Ni l'un ni l'autre ne sont devenus vieux. C'est une perte irremplaçable pour moi. Aujourd'hui, avant d'avoir appris la nouvelle de la mort de Schleaf, j'avais commencé ma nouvelle pièce que je voulais écrire pour lui. Il voulait absolument la mettre en scène au Burgtheater<sup>2</sup>. Schleaf m'a toujours vivement critiquée à cause de mon interdiction de représentation en Autriche, il pensait que ce n'était qu'ici que se trouvait mon public, et il voulait, en accord avec moi, lui dire et lui montrer quelque chose, quelque chose qui lui importait tout autant qu'à moi. Un grand honneur pour moi, mais que dire dans un état

---

<sup>2</sup> Théâtre national et scène autrichienne la plus importante, située à Vienne.

où des politiciens connus peuvent dire les abjections les plus obscènes à l'égard des juifs. Quand même. Il aurait fini par me convaincre. Pour lui, j'aurais tout fait. Schleef a subi d'autres blâmes, au fond déjà mortels, jadis en RDA quand il y vivait encore. Un enfant qui se bricole des poupées, qui les habille de vêtements qu'il a conçus lui-même et qui les fait parler aux enfants du voisinage. Quelqu'un<sup>3</sup> qui ne sait rien faire d'autre que ce qu'il sait faire. *Einar wie keiner*<sup>4</sup> a dit de lui quelqu'un<sup>5</sup> (je crois: Schödel). *Alles schläft, Einar wacht*<sup>6</sup> (je crois: Morak. Non, pas Morak). Je l'espère. Il est parti de la RDA, mais sans en sortir. Là, pour sortir de lui-même, son coeur devait se briser.

ELFRIEDE JELINEK

*Prix Nobel de Littérature 2004*

---

<sup>3</sup> En allemand: Einer.

<sup>4</sup> En français: Einar comme pas un.

<sup>5</sup> En allemand: irgendeiner.

<sup>6</sup> En allemand: Tout dort, Einar veille.



## En guise d'introduction

### **« Là-bas, le Mur autour de tous. Ici, le mur dans la tête de chacun. »**

En 1976, le Berliner Ensemble envoie à Vienne le jeune Einar Schleef et son complice B. K. Tragelehn pour mettre en scène *Le Château de Wetterstein* de Frank Wedekind, spectacle coproduit par le Burgtheater. Au cours des répétitions, Schleef décide de ne pas rentrer en RDA : avec l'inconscience de la jeunesse, il pense, contrat en poche, pouvoir travailler désormais pour et avec cette grande institution autrichienne. Mais le Berliner Ensemble exerce des pressions et, jusqu'à son engagement comme metteur en scène au Théâtre de Francfort neuf ans plus tard, Einar Schleef traverse un long passage à vide. Perdu, en errance perpétuelle, il loge chez des amis à Stuttgart, à Vienne, à Francfort avant de s'installer finalement à Berlin-Ouest. Il tombe en dépression. En 1977, il note dans son journal : « Là-bas, le Mur autour de tous. Ici, le mur dans la tête de chacun. »

Cependant, malgré un quotidien éprouvant et l'échec de multiples projets artistiques, Einar Schleaf se jette dans un travail aussi intense que solitaire : il se voue passionnément à la photographie, à la peinture et à l'écriture. Ainsi vont naître notamment le monumental roman obsessionnel consacré à sa mère, *Gertrud*, et les nouvelles que nous vous présentons ici sous le titre *Désordre*, parues en Allemagne en 1982 dans un recueil intitulé *Die Bande* - lequel contenait deux nouvelles de plus, que nous n'avons pas reprises ici avec l'accord de l'éditeur allemand.

Ce sont principalement des esquisses aussi précises que tranchantes de la vie urbaine, inspirées par une vie d'exilé solitaire – celle de Schleaf lui-même, à Berlin, la métropole déchirée, isolée au cœur de la RDA. Une réalité disloquée et aliénante, aujourd'hui effacée – fondamentale pourtant à la compréhension de l'Allemagne actuelle.

Trois, parmi ces huit nouvelles, nous ramènent en RDA et nous plongent dans la grisaille étriquée d'une vie de province qui fut celle de son enfance et qui resta jusqu'au bout celle de sa mère Gertrud, séparée de ses deux fils, partis à l'Ouest. Et que Schleaf nous décrit avec l'humour bien particulier des désespérés, écorchés vifs. *La Maison* nous parle de l'univers du travail et de l'ouvrier « modèle » dans un pays communiste. Dans *La Mort du Professeur*, nouvelle en grande partie épistolaire, nous voyons se dessiner le portrait de la fameuse Gertrud, la mère exigeante et esseulée, à travers le destin du professeur de dessin qui fut celui d'Einar Schleaf à Sangerhausen, sa ville natale. Avec *Le Monument*, nous retrouvons Gertrud, en excursion avec sa copine Elly, une promenade au Kyffhäuser, lieu attaché à la légende de Barberousse et consacré à la gloire de Guillaume I<sup>er</sup>, visite qui tourne au désastre loufoque pour cause de crème chantilly version RDA.

L'exil commence, comme il se doit, par *La Fuite*, description irrésistible de l'accueil bureaucratique réservé aux transfuges de la RDA, qui se termine sur la note tragique du destin des fuyards arrêtés

à la frontière. *Désordre* nous livre l'état mental chaotique qui fut celui de Schleef dans ce Berlin coupé en deux, tout comme *Place Wittenberg* et *Le Marteau* font état de la cruauté de la vie urbaine qui, même dans ce lieu de « liberté » que se prétend Berlin-Ouest, n'engendre que des paumés. Tout comme, sur une note plus humoristique, il nous dépeint un *Monsieur Kowalski*, petit vieillard perdu et rusé, nous amenant à l'amer constat d'une vieillesse démunie, victime d'enfants qui ne savent pas gérer leur passage à l'Ouest.

Précédant ces nouvelles et les clôturant, ainsi que l'a voulu l'auteur, deux textes plus intimement autobiographiques, où Einar Schleef nous dévoile – à la première personne – son malaise profond d'exilé intérieur.

## **« Deutsche Sprache, schwere Sprache »<sup>1</sup>** **la langue de Schleef**

La langue de Schleef est rèche, brutale, presque agressive – il ne s'en sert pas pour communiquer, là n'est pas son propos, il ne veut que se débarrasser de ce qui l'encombre : sensations, mots, qui se bousculent dans ce grand corps fermé.

Homme pressé, il n'hésite pas à sauter et/ou à omettre articles, pronoms, verbes, sujets, compléments... ce que la langue allemande permet en partie - pas à ce point toutefois, alors que le français s'y refuse absolument.

---

<sup>1</sup> Diction allemand (*Langue allemande, langue ardue*) et titre d'une pièce de Schleef.

Les mots se bousculent, viennent trop vite pour le bègue<sup>2</sup> qui n'arrive pas à les énoncer dans le temps voulu par la pensée. Alors, on saute, on fait des raccourcis, des phrases elliptiques, la grammaire s'en ressent, le sens n'apparaît pas d'emblée, tant pis, le lecteur fera le lien, complétera la partition si le récit l'y invite, sinon... tant pis.

D'où la difficulté de traduire cette langue, sans céder à la facilité de la rendre plus raisonnable qu'elle n'est, plus accessible qu'elle ne le veut.

Urgence, tout est urgent, on n'a pas le temps de prendre des gants, l'important est de projeter le lecteur dans un espace mental qui reflète un monde chaotique, à l'image d'un pays déchiré spatialement par le Mur de Berlin, dont les habitants ne savent plus exactement qui ils sont, lui ou l'autre, déboussolés au sens propre du terme.

*Marie-Luce Bonfanti et Crista Mittelsteiner*

---

<sup>2</sup> Einar Schleef était bègue. Handicap encore aggravé par un accident presque mortel qui eut lieu dans son enfance – il était tombé d'un train en marche.







Qui demande qui tu es. Personne. Ça ne regarde personne. Personne ne te relève. Par-dessus toi. La prochaine rame. Ceux qui se ruent sur la porte. Qui demande. Pas un. Il y en a trop. Chacun te le dit, couché en dessous, pardon, quand ils te piétinent. Sa main dans la poche du manteau ou sur la queue. Pourvu que la semence ne traverse pas le pantalon, bref soupir, continuer, s'offrir cela, faire quelque chose pour soi car personne ne demande à qui que ce soit, pas un ne sait qui tu es en dessous. Ceux au-dessus de toi, sous leurs jupes, leurs revers de pantalon, tu vois couler l'eau, dans ta gueule, à côté, soif de leurs effluves, de leur silence, de leur non questionnement, leur non réponse, leur éternel vouloir savoir comment tu vas. Bien. C'est ce qu'ils disent tous. Je vais bien. Tu vas mal. M'est arrivé un jour d'aller mal. Pardon. Je ne voulais pas ça. Écraser tes mains.



## La maison

Notre maison se trouve dans la forêt de Thuringe. Elle n'est pas très grande, mais nous l'avons construite nous-mêmes. Les beaux-parents ont avancé l'argent et au fil du temps on a remboursé, c'est à dire mon salaire passait dans la maison, celui de Regina dans le ménage. Hans-Georg, notre fils, ramenait de temps en temps une prime du puits<sup>1</sup> à la maison. De l'argent de poche. La maison, notre maison a un jardin en façade, un garage, une salle à manger, un salon-fumoir, une cuisine, une salle de bain et des toilettes, sous le toit la chambre à coucher de Georg et un atelier à hobby. Génération future prévue. Il collectionne des capsules de bière, des boîtes d'allumettes, autrefois des acteurs de cinéma. À partir d'allumettes utilisées il bricole des moulins à vent, des bateaux, l'année dernière il a offert à Regina et moi un phare Cap Arcona<sup>2</sup>. Très beau. Maintenant il est posé dans le salon-fumoir au-dessus

---

<sup>1</sup> Puits de la mine.

<sup>2</sup> Cap de l'île de Rügen, dans la mer Baltique, le point le plus septentrional de la RDA avant la réunification.

de l'élément mural Hellerau<sup>3</sup>. Meubler nous ne pouvions pas d'un coup, mais à la pièce oui. Il a fallu attendre longtemps les meubles Hellerau. L'ensemble salon en cuir et la table en verre nous sont arrivés par hasard au dernier Noël. Du cuir noir, doux, c'est ce que Regina avait toujours désiré. Moi aussi. Regina comment cela a bien pu arriver. Quand enfin tout fut complet, même notre salle de bain carrelée de vert, là la joie fut au comble. Notre maison était finie. J'ai toujours travaillé, ma femme a aidé, pendant les week-ends et le soir après le travail. Beaucoup de sueur, malgré ça cela m'était facile et m'a donné de la joie. Je savais pourquoi et en dehors de ça je suis maçon. Revenant du chantier, j'allais à mon chantier, dans la foulée je gardais les fringues. Regina préparait le repas du soir, étalait partout du papier journal. De la bière, tartiné du pain et craché dans les mains. Elle est propre, ça il faut lui laisser. Quand j'avais fini, elle avait tout remis nickel. Le gamin revenait souvent plus tôt, mais l'y atteler. À dix-sept ans. Là il faut profiter. Apprenti ce n'est pas si facile. Et on est jeune qu'une fois dans la vie. Regina et moi étions de chouettes copains. Organiser ensemble. Souvent elle chantait. Ses chansons préférées. Étoile d'une nuit d'été. Assez beau. Mais. Quand tout fut fin prêt, à peine la maison terminée Regina devint mécontente. Je ne sais pas pourquoi. Rien que râler. Je pensais que c'était beau d'avoir quelque chose à offrir à sa famille. À côté habite un médecin, en face un maître chauffagiste, donc en bonne compagnie. Nous sommes quelqu'un. Une fois la machine à café électrique avait débordé, une autre fois la vaisselle cassée. Des difficultés dans l'entreprise. Elle ne racontait pas beaucoup. Elle était contente quand elle avait la paix. Plus rien ne lui allait, surtout moi. Souvent je m'asseyais dans la salle de bain au bord de la baignoire, me regardais dans le miroir. Trop gros, des joues pendantes, des valises sous les yeux, des tempes dégarnies aux coins, vers là en bas, des pieds gonflés, mes

<sup>3</sup> Marque de mobilier design de Dresde très célèbre en RDA et internationalement.

couilles riquiqui. D'année en année, avec la baise c'était totalement fini, tout comme. De temps en temps le grand Popol du petit papa. Mais régulièrement. Oui jadis, jadis. Regina ne savait pas ce qu'elle voulait, moi non plus. Hans-Georg était serré avec l'argent, mais pas si serré que ça. Le week-end Regina disait, donne-lui un billet de cinquante, les autres aussi ont ça, le gamin doit pouvoir profiter de la vie. Je tirais le porte-feuille de ma poche. Merci Papa. Se mettait sur la mobylette et, parti. Entre trois et quatre moins quart, il revenait, ivre mort, la mobylette sans lumière, martelait les escaliers, se jetait sur le lit et roupillait. Dimanche après-midi il descendait, Regina lui montrait le repas dans le frigo. Devant le football nous étions assis tous ensemble. Regina avait fait du café, moi ma bière, le gamin mangeait. À six heures et demi il fichait le camp et lundi matin il partait à six heures et demie au boulot. De temps en temps il ramenait un collègue de travail à la maison. Ce n'était plus vraiment chaleureux. Regina souvent chez les beaux-parents, revenait tard d'avoir regardé la télé ou devait se lever tôt. Je ne sais pas exactement. Je me retrouvais souvent avec les collègues après le travail, des problèmes, la fourniture du matériel. En plus j'aidais un collègue à construire sa villa, pour moi ça allait de soi. Certains soirs je ne voyais pas Regina. Pas de dispute sauf quand je sentais trop fort le schnaps, elle n'aimait pas ça. Souvent elle dormait sur le canapé, elle serait agitée et dormirait mal. En réalité elle en écrasait, et je restais toute la nuit éveillé. Je comptais les rayures au plafond, nous y avons mis également du papier peint. Chaque nuit 211 vertes et 105 argentées. L'une des bandes était de travers, voilà pourquoi il y a une verte de plus. Jusqu'à ce que je comprenne ça. À présent, il y a un an et demi que nous habitons notre maison. De-ci de-là une tache sur le papier peint. La plinthe plus très propre non plus. Regina voulait absolument rénover la cuisine. Elle cuisinait moins ces derniers temps. Je voulais changer la ventilation. Pourquoi pas tout rénover. D'abord la piaule du fis-

ton. Au rouleau ça allait vite bien que j'aie été seul. Regina avait sorti les pièces d'exposition, Hans-Georg les meubles. Quand il est rentré à la maison le soir tout était clinquant neuf. Papa je reste sans voix. En remettant tout j'avais renversé un pot de peinture, ainsi j'ai fini pendant la nuit le vestibule et les escaliers. Regina essuyait et rouspétait. Jusqu'à quatre heures moins quart. Je me suis encore assis dans la cuisine. Maux de ventre. Trop peu mangé. Quand je suis allé au lit, elle était assise au salon-fumoir avec une revue de mode. J'en ai ras le bol. Elle buvait du schnaps, ce que je ne lui connaissais pas. Je suis allé au lit. J'étais vraiment fatigué. En bas j'ai commencé vendredi soir à tapisser. Nous avons mis les meubles dans la salle à manger, les lits aussi. Le chauffage marchait plein tube, les pièces ne séchaient pas plus vite. Nous avons dû passer le week-end dans la salle à manger. Puis vint la terrible soirée. J'étais déjà au lit, Regina et Hans-Georg assis devant le téléviseur. Je ne sais pas, j'avais des douleurs à droite en dessous des côtes, j'avais du mal à m'asseoir. Un mauvais goût dans la bouche. Hans-Georg vous ne voulez pas baisser la télé. Regina buvait de la vodka, Hans-Georg fumait. Georg. Ferme les yeux, a beuglé Regina. Regina. Ferme-là enfin, tu nous gâches toute la soirée. Déjà que je suis coincée ici dans la piaule humide. Rénovation en novembre. Au dessus de zéro degré j'ai hurlé. Maman a raison Papa. Ne t'en mêle pas morveux. Fermez la télé. Personne ne réagit. Je veux dormir. On regardera le film jusqu'au bout. Basta. Prends des boules Quiès. Dans la salle de bain. Georg rigolait. Vous pouvez vous le foutre au cul. J'ai sauté du lit et lancé ma pantoufle dans la télé. Je dois travailler. Pas nous espèce de porc tyrannique. Comme si elle était piquée par une guêpe Regina s'est jetée sur moi. J'ai voulu la raisonner. Elle était complètement ivre. Griffait. J'ai fait une prise de judo, hop la voilà étalée sur le lit. Georg a sauté sur moi par derrière. Elle s'est relevée et m'a flanqué son pied dans les roustons. Hans-Georg m'a tenu par derrière. Où prenait-il toute



cette force. Je ne lui avais fait que du bien, pas frappé une seule fois. Quand je me suis affaissé, les deux m'ont tabassé. Tout tournait. Sur le sol. Puis je ne sais plus rien. Quand je me suis réveillé autour de trois et de quatre moins quart, les deux dormaient dans sa chambre à lui. Je suis allé silencieusement à la salle de bain et j'ai nettoyé le sang. Me revoilà assis sur la baignoire. Souvent je pissais dans le lavabo, une vieille habitude d'avant. Je me tenais devant le miroir, et pressai mon ventre à gauche et à droite, au milieu une ride profonde comme le cul de Regina. Je suis allé au garage pour chercher un bidon d'essence. Silencieusement je l'ai vidé dans toute la maison. J'avais oublié les escaliers. C'est ce que je voulais. Je n'en étais pas conscient. Je suis descendu en courant, pour sortir la Trabant<sup>4</sup> du garage. Puis j'ai couru de nouveau dans la maison, ai allumé dans la cave, flamboiement, ai appelé le gamin. Hans-Georg. Hans-Georg. J'avais beau hurler comme je voulais. Le gamin n'entendait pas. Les flammes montaient. J'ai démarré. Il fallait que le gamin vienne. J'ai fracassé l'alarme incendie, là les pompiers étaient déjà là. Notre voisin les avait appelés. Le feu fut rapidement éteint, l'essence évacuée, à la cave et dans le vestibule, pas de dégâts importants. Regina ne cessait de crier pyromane. Assassin. Nazi. Pour ça elle devait se justifier plus tard. J'ai été arrêté. Pendant l'audience elle était assise sur le banc au fond et pleurait. Elle refusait de témoigner. Hans-Georg a été interrogé en tant que témoin. 18 mois j'ai eu, bien que les voisins, beaux-parents, brigade et direction du syndicat se soient portés garants pour moi. Quand j'ai commencé à purger ma peine, j'avais pitié de Regina, à présent elle devait s'occuper de la maison toute seule. Notre maison. Après deux mois la procédure a été revue et transformée en seize mois sous conditionnelle. Mon cas a été examiné à l'entreprise, au tribunal de la circonscription et du district et cette mutation de peine a été votée de commun accord avec la brigade. Regina

---

<sup>4</sup> Voiture du peuple fabriquée en Allemagne de l'Est, devenue un symbole de la RDA.

avait déjà acheté de la couleur. Ocre doré et vert tilleul. Notre directeur du combinat de construction Est est expressément intervenu pour moi. Quelle joie cette première journée de retour dans l'entreprise. Les gars avaient acheté six caisses de bière et huit petits schnaps. Je me suis rarement senti aussi heureux. La glace ne me sortait plus de la tête. À l'école j'avais vu un film scientifique sur l'océan Arctique, où de gigantesques plaques glaciaires se poussent l'une contre l'autre, pour se briser silencieusement du centre vers le haut. Comme de la lave, une soupe terrienne qui bout et déborde comme du lait dans une casserole. D'où vient la glace. Hans notre brigadier voulait me parler de lendemains, s'y joignait un collègue de la BGL<sup>5</sup>. Après avoir discuté avec ta famille nous sommes convaincus que votre mariage a encore un sens, qu'au fond personne ne désire se séparer. Regarde le mariage a un sens, particulièrement chez nous et dans notre État. Ce que vous êtes parvenus à faire tous les trois. La maison, votre maison. Regarde collègue dans une si belle maison tous les citoyens chez nous ne peuvent pas habiter. 1990. Là nous devons y être arrivés. Nous avons besoin de toi et de ta femme et de ton fils. Ça m'était désagréable. La glace. Mes mains me faisaient mal, la chaux incrustée sous les ongles. Gunter nous faisons confiance à ta Regina et à toi. S'il y a des problèmes nous mènerons des discussions. Chacun a ses problèmes. Que penses-tu de la nouvelle technique d'assemblage à sec. La première soirée à la maison était belle. Un bain. Regina avait acheté un nouveau chemisier, Hans-Georg rentrait de l'entraînement. La table dressée solennellement. Nous voulions recommencer du début. Au lit aussi. Ça s'est bien passé pendant deux jours. Après le travail Georg allait à l'université populaire, anglais-français. Les langues. Son orthographe coup de chance. Je ne comprenais pas. Maintenant il bâche jusque dans la nuit. Quand j'étais couché au lit, je croyais que quelqu'un montait l'escalier jusque chez Georg. Georg par-

<sup>5</sup> Direction du Syndicat de l'entreprise.

tait-il. Regina n'entendait rien. Peu importe. Le gamin peut faire ce qu'il veut. La femme s'était achetée de nouveaux dessous, une chemise de nuit et un peignoir, rouge bordeaux, bordé de noir. Belle qu'elle était ma Regina. Mais au lit de nouveau ça n'allait pas, cette fois-ci c'était à cause de moi. À la pause de midi je me suis mis à l'écart. J'ai mal à la tête. D'accord Gunter, termine et rentre à la maison. On se charge de ta part, une rigolade. Les gars acquiescent. À la maison je me suis fait couler un bain. Aiguilles d'épicéa. Regina était aujourd'hui chez les parents, Georg au sport. J'ai préparé du nouveau linge, une chemise, le costume bleu foncé et ma cravate préférée. Des rayures rouges et vertes avec des carrés clairs. Et les boutons de manchette. Trop chaud, j'ai dû attendre. De nouveau assis sur la baignoire. Enfin j'étais étendu dans la baignoire. Qu'est-ce que c'était agréable. Je me suis étiré. J'aurais dû en acheter une plus grande. Georg mesure un mètre quatre-vingt six. Je me suis savonné à fond. Ma queue. J'ai joué. Branlé sous l'eau. L'eau a claqué contre les carrelages. Quand ça venait j'ai crié. Toute la salle de bain était mouillée. J'ai laissé l'eau s'écouler et j'ai dû me savonner encore une fois. J'étais tout chaud. J'ai essuyé dans le couloir. Regina était pour l'ordre. Puis je me suis habillé, les nouvelles chaussures noires surpiquées aux semelles de cuir 130 Marks. Je me suis senti amolli, mais bien dans ma peau. J'avais oublié de me laver les cheveux, enlever encore une fois la chemise. Le sèche-cheveux de Regina était cassé, je me suis frictionné la tête. À la télé une émission sur l'extraction de pétrole dans la toundra sibérienne. Des rennes. J'ai fini de m'habiller, suis allé dans la chambre à coucher, me suis regardé de haut en bas dans le miroir, brossé ma manche. Prêt. Les clés de la voiture étaient dans le vestibule. Ai vu l'escalier de bois peint en blanc. Je suis allé à la cave, ai cherché l'essence cachée et ai versé deux bidons dans la maison. De haut en bas. Puis j'ai mis feu à un chiffon, ai fermé vestibule et porte d'entrée à double tour. Il faisait noir, mais du feu rien ne se voyait. Je

suis monté dans la voiture, ai mis en marche. Notre maison paisible et blanche. En cet été le jardinet avait été véritablement en fleur pour la première fois. J'ai démarré. J'ai trouvé le chantier tout naturellement. Pas de gardien. J'ai fracturé la porte et suis rentré. J'ai cherché une brouette et l'ai remplie. J'ai empilé les tuiles dans le monte-charge. Ça avançait lentement, je ne voulais pas faire de bruit. Après trois tours il était plein, plus de quatre tonnes. Mise en marche du moteur, électricité éteinte. D'abord chercher la clé dans la baraque de chantier. Le moteur était en marche, le monte-charge grimpait. J'avais la main sur le levier. Quand le monte-charge fut presque arrivé en haut, je l'ai arrêté, le câble en acier tremblait. Le moteur ronronnait. J'ai regardé en haut. Me suis mis en dessous du monte-charge. C'était bien comme ça. Puis j'ai sorti la sécurité du levier et j'ai lâché le levier.